

Esthétique de l'abandon.

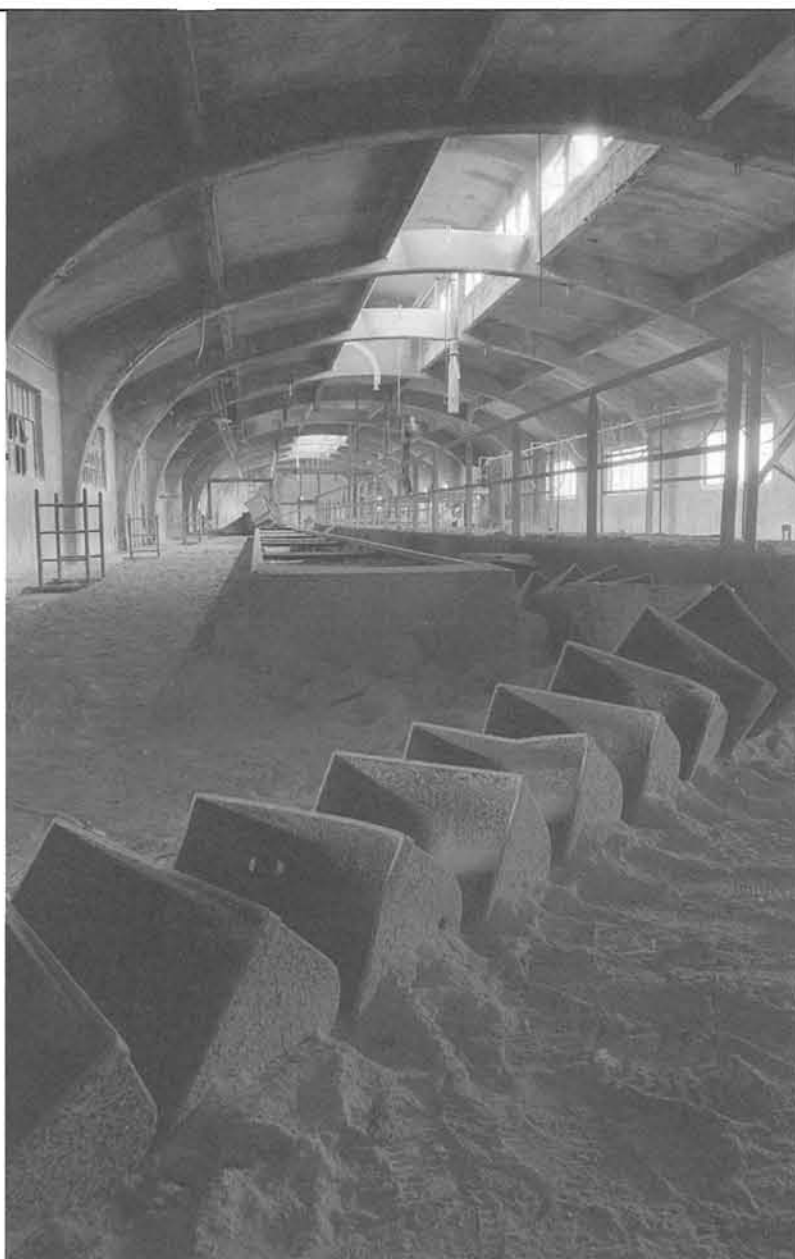
Yves Marrocchi.

Depuis quelques années, Yves Marrocchi s'est lancé dans l'aventure de l'exploration urbaine : il emploie ses fins de semaine à visiter la Bonneterie du Parc, l'Eglise Luthérienne de Bethléem ou le Sanatorium du Vexin, tous lieux délaissés par les hommes. Esthétique de l'abandon, son travail photographique se nourrit de l'impact que produit le temps qui passe sur ces résidus.

Jamais peut-être civilisation n'aura produit autant de ruines, aussi imposantes et en si peu de temps, que le vingtième siècle européen. Aussi pleines de signification, mais cachant en elles-mêmes les clés de leur compréhension. C'est dépouillées de leurs prêtres qu'elles sont devenues des temples, c'est vidées du mouvement qui les animait qu'elles révèlent l'élan de leur stature, et leur esthétique si particulière, entre rationalité fonctionnelle et hymne à la grandeur d'un système de production révolu. Après avoir minutieusement préparé son expédition, l'explorateur arrive au Charbonnage du Hasard, sur les hauteurs de Liège. Il est touché par le style néo-gothique des tours et des bâtiments – qui s'en souciait lors de sa pleine activité ? Le silence imposant des machines à l'arrêt – peut-être s'agit-il d'autels sacrificiels –, l'insondable hauteur des escaliers sans pas qui les martèlent, un plancher qui s'effondre, une flaque dans laquelle se reflète la structure métallique du ciel, fascination mêlée de peur, solitude et dissolution du corps dans la matière.

Chargé d'un gros sac-à-dos contenant son matériel, des appareils photo, de la pellicule, une lampe et des vivres pour la journée, il escalade une clôture, échappe de justesse aux clébard, fait deux fois le tour du bâtiment, trouve un passage – assez facilement, cette fois, mais il lui arrive de se glisser dans un trou, de passer par une fenêtre un peu trop haute – pour s'engouffrer dans le corps de la bête, désormais à l'arrêt. Il ne leur manque que la parole, pourrait-on dire des bleus de travail que le photographe fixera ensuite sur le papier sensible – grossière erreur, car la parole ne leur manque pas. Se taire est le choix qu'ils ont fait, signe ostensible de protestation, et qui suinte de chaque image. Accroupi dans ces lieux autrefois assourdissants, Yves photographie le silence.

Les habitants de Pompéi furent pris, au beau milieu de leurs occupations quotidiennes, par la coulée de lave qui se déversa sur leur ville. Plus tard, bien plus tard, lorsque les archéologues entreprirent patiemment de faire resurgir la cité, ils les retrouvèrent, grâce aux moulages qu'ils réalisèrent, dans les positions dans lesquelles la catastrophe les avait surpris. Les objets photographiés par Yves Marrocchi ont été eux aussi laissés là, au plus fort du séisme, et bien qu'ils n'aient jamais été touchés par une coulée de lave, c'est frappés de cette immobilité propre à ceux qui se sentent abandonnés qu'il les capture. Eux aussi dans cette position dernière, celle du rôle qu'ils étaient en train de jouer lors de leur



Yves Marrocchi: photo prise en août 2007 dans l'usine Brasseur qui dépendait d'un gros complexe sidérurgique "société minière des terres rouges" situé à Esch-sur-Alzette au Luxembourg. Photographie prise avec un appareil konica Hexar RF couplé à un objectif Leica 21 mm.

dernier jour de vie.

Demain, on fermera l'Usine. À quoi bon débarrasser les établis, à quoi bon

vider les tiroirs, à quoi bon reprendre les bleus de travail ? Sur la table, la vaisselle de l'ultime casse-croûte est encore là, ne manque plus qu'un cendrier avec ses mégots. Dans les bureaux, les armoires métalliques contiennent toujours les fiches des clients, les registres de comptes, vestiges d'un temps où ces biens ne se vendaient pas au plus offrant. Dernier changement d'équipe, dernière sonnerie, dernier regard en arrière ; on se souvient à peine de ce que furent nos journées. Tout juste emporte-t-on quelques outils, en souvenir du temps

passé au service de cette mangeuse d'homme, de cette broyeuse de vie.

Tout se passe comme si l'explorateur était inévitablement attiré par ces satellites disséminés dans un système dont on peine à percevoir les limites. Résidus de comètes à la fulgurante existence, débris d'une ceinture astrale en orbite autour de la planète industrie. Et ces déchets seront passés au crible d'un étrange appareil, pour le moins daté lui-aussi, en provenance directe de ce vingtième siècle dont ils sont les rescapés. Dans l'espace confiné de la chambre noire, on en établira le spectre, on imaginera la vie qui les tourmentait voici trois, quinze, trente ou quarante ans, à nos yeux déjà des milliards d'années.

Sur une table, trois pots en file indienne, le plus grand à gauche, le plus petit à droite. Utilisés hier juste avant la pause, on les a bien rangés afin de mettre facilement la main dessus quand on en aura besoin, demain. Mais demain ne vient pas, et les pots sont toujours l'un à côté de l'autre. Demain n'existe pas dans ces espaces, et aujourd'hui est le pays de personne, où seuls s'aventurent de curieux bonshommes en provenance directe de ce futur qui ici ne signifie plus rien. Boîtes noires de notre civilisation perdue : en les fouillant minutieusement, nous parviendrons, sinon à comprendre les raisons de la chute, du moins à en saisir le sens, sinon à saisir le sens du quotidien de nos anciens, du moins à comprendre les racines de notre nostalgie.

Pascal Leclercq

entretien avec Yves Marrocchi

Flux News : Qu'est-ce que tu penses des mots « explorateur urbain » ?

Yves Marrocchi : C'est une belle qualification, parce que c'est vraiment de l'exploration : quand tu te balades dans un bâtiment abandonné, tu ne sais pas où tu vas, ce qui est relativement rare dans la vraie vie. On est amené à découvrir des choses et on ne sait jamais ce qu'il va se passer cinq minutes après. Tu peux faire une mauvaise rencontre avec quelqu'un, tomber sur quelqu'un de vraiment cool, sur une merveille d'un point de vue photographique mais tu peux aussi t'emmerder parce qu'il n'y a vraiment rien à faire. Il y a des gens qui ont défini ça comme de l'archéologie urbaine. Cette définition me plaît presque plus ; c'est relié à ma formation de géologue, et ça me vient de quand que j'étais enfant. Je me demandais : à quoi va ressembler la terre le jour où il n'y aura plus personne avec la végétation qui aura repris le dessus. C'est ce côté de l'archéologie urbaine où tu regardes, comme si tu arrivais après mil ans dans ces zones où la civilisation a disparu, et tu vas voir ce qu'on peut retrouver là-dedans en grattant, ces traces de vie qui ressortent. De prime abord, elles ne sont pas forcément visibles, si un quidam va se balader, il ne va peut-être pas voir ce que je vais voir, mais avec un peu d'expérience on commence à voir ces choses-là.

Flux News : Comment a commencé cette aventure ?

Yves Marrocchi : Ça a commencé par hasard : c'est une amie qui m'a emmené dans une usine abandonnée,



un dimanche, ça m'a plutôt surpris comme proposition, mais nous sommes allés nous balader dedans, c'était à Besançon. J'ai eu une espèce de choc esthétique en arrivant, j'ai vraiment accroché. C'était une très grosse usine et nous avons erré longtemps à l'intérieur. Coïncidence : au même moment, mes parents sont passés à la photo numérique et m'ont donné un vieux appareil argentique. Je n'avais jamais fait de photo de ma vie, ça ne m'intéressait pas, je ne savais pas du tout comment ça marchait. Et je suis retourné dans cette usine pour aller faire des photos et j'ai tout raté parce que je n'y connaissais rien. C'était il y a trois ans et demi. Ce qui me plaît, là-dedans, c'est l'esthétisme de l'abandon. Je trouve que les photos parlent : elles ont une âme, elles dégagent quelque chose. C'est de la vie sans vie, des traces de vies. En plus, je rentre dans des endroits où je n'aurais pas eu forcément eu l'occasion d'aller. Quand je vais dans un hôpital, je ne suis pas censé voir un bloc opératoire, à part si je suis un patient ; et

sans ça, je ne serais peut-être jamais rentré dans une aciérie. Et puis ce qui m'intéresse, d'un point de vue sociologique, c'est de penser au quotidien des gens quand ils bossaient là-dedans.

Flux News: Est-ce que ta formation de chimiste t'aide là-dedans ?

Yves Marrocchi : À la base, je suis géologue, avant de faire de la cosmo-chimie qui est l'étude du système solaire. J'ai une notion du temps décalée, parce que quand j'ai commencé mes études, les profs m'ont dit qu'une roche qui a deux cent millions d'années devait être considérée comme jeune. Aller dans ce genre d'endroit, c'est un rapport différent au temps que celui que j'ai dans mon boulot, où j'ai l'habitude de manier des concepts qui se chiffrent en milliards d'années, 4,5 milliards d'années pour les météorites. Et là tu te retrouves avec des endroits qui sont abandonnés, pour certains depuis six mois, pour d'autres, au maximum quarante ans. Sur l'échelle géologique, c'est ridicule et ça me rapporte plus à l'humain : c'est un truc qui me manque dans mon boulot, il n'y a pas le côté humain, ou peu. Ça me touche beaucoup de ce point de vue-là. Donc, ça ne m'aide pas forcément d'être géologue, mais ça m'amène à des réflexions vis-à-vis du temps. Pour moi, l'espèce humaine n'est sur Terre que pour un certain temps, et ces bâtiments me rapportent à des choses qui sont plus ponctuelles. Il y a une espèce de dualité chez moi entre ces concepts très longs et ces concepts quasiment instantanés.



Depuis plusieurs années, l'idée était dans l'air : planter au sein de la cité nouvelle de LLN, un musée pouvant accueillir décemment les multiples œuvres accumulées dans les réserves de l'Université. Provenant en partie de l'héritage recueilli lors du « partage » de l'honorable institution en 1975, mais surtout des multiples legs et donations qui de façon quasi ininterrompue, viennent accroître et enrichir ce noyau initial, les autorités académiques se voyaient obligées de ménager des espaces appropriés afin de permettre aux nombreux visiteurs de partager ces témoignages culturels. Une première tentative avait le jour en 1990, initiée par l'architecte japonais Kisho

Deux nouveaux musées à Louvain-La-Neuve

Kurokawa, appuyée par le directeur du musée, Ignace Vandevivere, décédé en 2004. Faute de moyens suffisants, ce projet fut abandonné, mais un nouveau concept résultant d'un appel à idées ayant attiré 37 candidats vient d'être sélectionné. Il est dû à la collaboration entre le bureau d'Architecture Emile Vergaegen (Bruxelles) et l'association Perkins+Will (Chicago). Le concept présenté par cette association évoluera dans les mois qui viennent pour donner naissance au plan définitif dont la mise en chantier est prévue en l'année prochaine, il sera inauguré en septembre 2009. En tenant compte du nouveau musée Hergé qui devrait être inauguré en 2009, ce sont désormais deux fleurons de qualité qui viendront enrichir la cité universitaire. Où s'arrêtera cet effet « boule de neige » ?

J.D.M.

info:www.musee.ucl.ac.be